

ALBERTO
MANGUEL

Je remballe
ma bibliothèque

UNE ÉLÉGIE
& QUELQUES
DIGRESSIONS

traduites de l'anglais (Canada) par Christine Le Bœuf

ACTES SUD

“Lettres anglo-américaines”

Titre original :

Packing My Library

An Elegy and Ten Digressions

Éditeur original :

Yale University Press, New Haven, Londres

© Alberto Manguel, c/o Schavelzon Graham Agencia Literaria, S. L., 2018

www.schavelzongraham.com

© ACTES SUD, 2018

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-11367-4

ALBERTO MANGUEL

Je remballe
ma bibliothèque

Une élégie et quelques digressions

traduites de l'anglais (Canada)
par Christine Le Boëuf

ACTES SUD

à Craig

*Un homme n'aurait aucun plaisir à découvrir
toutes les beautés de l'univers, jusqu'au Ciel même,
s'il n'avait un partenaire avec qui partager ses joies.*

CICÉRON, *De amicitia*, 88.

Ma dernière bibliothèque se trouvait en France, logée dans un vieux presbytère au sud de la vallée de la Loire, au cœur d'un village paisible d'à peine dix maisons. Nous avions choisi cet endroit, mon partenaire et moi, parce qu'il y avait, juste à côté de la maison, une grange partiellement détruite depuis des siècles et assez vaste pour accueillir ma bibliothèque, laquelle se montait alors à trente-cinq mille volumes. Je pensais que, du moment que les livres trouvaient leur place, je trouverais la mienne. L'avenir devait me donner tort.

Je sus que je voulais vivre dans cette maison dès la première fois que j'ouvris les deux lourdes portes cochères de chêne qui donnaient accès au jardin. Telle était la vue : encadrés par la voûte du portail en pierre, deux antiques sophoras projetant leurs ombres sur une tendre pelouse qui s'étendait jusqu'à un lointain mur gris, tout au fond ; on nous raconta que, sous le sol, des corridors voûtés avaient été creusés lors de guerres paysannes afin de relier la maison à une tour aujourd'hui en ruine, à l'arrière-plan. Au fil des ans, mon partenaire s'occupa du jardin, planta des rosiers et un potager, et soigna les arbres, que les propriétaires précédents avaient

sauvagement maltraités, remplissant de détritrus l'un des troncs creux et laissant les branches hautes devenir d'une fragilité dangereuse. Chaque fois que nous nous promenions dans le jardin, nous convenions que nous en étions les gardiens, pas les propriétaires, parce que (comme il en est de tous les jardins) l'endroit semblait possédé de cet esprit indépendant que les anciens qualifiaient de numineux. Pline, pour expliquer ce caractère des jardins, en donne pour raison le fait que les arbres étaient jadis les temples des dieux et que les dieux n'avaient pas oublié. Les arbres fruitiers, tout au fond du jardin, avaient poussé au-dessus d'un cimetière abandonné datant du IX^e siècle ; là aussi, les dieux anciens devaient se sentir chez eux.

Ce jardin clos de murs était un lieu d'une extraordinaire quiétude. Chaque matin, vers six heures, je descendais, encore tout ensommeillé, me préparais un thé dans la cuisine obscure sous les poutres apparentes de son plafond et m'asseyais dehors sur le banc de pierre, en compagnie de notre chienne, pour regarder la lumière du matin envahir lentement le mur du fond. Alors je rentrais avec elle dans ma tour, qui était attachée à la grange, et je lisais. Seul le chant des oiseaux et, en été, le bourdonnement des abeilles rompaient le silence. Le soir, de petites chauves-souris volaient en cercles dans le crépuscule et, à l'aube, les chouettes descendaient en plongée du clocher de l'église (nous n'avons jamais compris pourquoi elles avaient choisi de nicher sous les cloches) pour attraper leur dîner. C'étaient des effraies ; la veille du Nouvel An, tel l'ange que Dante décrit guidant la nef des âmes vers les rives du purgatoire,

une immense chouette blanche planait en silence dans l'obscurité.

L'antique grange, dont les pierres portaient les signatures de leurs maçons du xv^e siècle, a abrité mes livres pendant près de quinze ans. Sous un plafond de vieilles poutres, j'avais rassemblé les survivants de nombreuses bibliothèques antérieures, de mon enfance au temps présent. Quelques volumes seulement auraient mérité la considération d'un bibliophile sérieux : une bible enluminée provenant d'un scriptorium allemand du xiii^e siècle (cadeau du romancier Yehuda Elberg), le manuel d'un inquisiteur du xvi^e siècle, un certain nombre de livres d'artistes contemporains, quelques éditions originales rares et de nombreux exemplaires dédicacés. Mais je ne possédais (et ne possède toujours) ni les fonds ni le savoir nécessaires pour devenir un collectionneur professionnel. Dans ma bibliothèque, de jeunes Penguin luisants côtoyaient, heureux, de sévères patriarches à reliure de cuir. Les livres qui m'étaient les plus précieux étaient ceux qui suscitaient en moi des associations personnelles, comme l'un des premiers que j'aie lus, une édition des années 1930 des *Contes* de Grimm imprimée en sombres caractères gothiques. Bien des années plus tard, des souvenirs de mon enfance surgissaient chaque fois que j'en tournais les pages jaunies.

J'avais organisé ma bibliothèque en fonction de mes exigences et préjugés personnels. Contrairement à une bibliothèque publique, la mienne n'avait pas besoin de codes communs, compréhensibles et partagés par d'autres lecteurs. Une certaine logique saugrenue en gouvernait la géographie. Ses principales sections étaient définies par la langue dans

laquelle les livres étaient écrits : c'est-à-dire que, sans distinction de genre, tous les ouvrages écrits en espagnol ou en français, en anglais ou en arabe (cette dernière étant une langue que je ne parle ni ne lis), se trouvaient rassemblés sur la même étagère. Je m'autorisais toutefois de nombreuses exceptions. Certains sujets – l'histoire du livre, les commentaires bibliques, la légende de Faust, la littérature et la philosophie de la Renaissance, les études gays, les bestiaires médiévaux – avaient tous leur section distincte. Certains auteurs et certains genres étaient privilégiés : j'ai accumulé des centaines de polars mais très peu de romans d'espionnage, plus de Platon que d'Aristote, l'œuvre complète de Zola mais pratiquement pas de Maupassant, tout John Hawkes et tout Cynthia Ozick mais presque aucun des auteurs de la liste des best-sellers du *New York Times*. J'avais sur mes rayons des quantités de très mauvais livres que je ne jetais pas, au cas où j'aurais un jour besoin d'un exemple de livre mauvais selon moi. Balzac, dans *Le Cousin Pons*, offre une justification à ce comportement obsessionnel : “Une manie, écrit-il, c'est le plaisir passé à l'état d'idée¹.”

Conscient que nous n'étions que les gardiens du jardin et de la maison, j'avais pourtant le sentiment que les livres, eux, m'appartenaient, qu'ils faisaient partie de moi. On parle de certaines personnes qui sont réticentes à prêter l'oreille ou la main ; je prêtais rarement un livre. Si je désirais que quelqu'un lise un certain ouvrage, j'en achetais un exemplaire et le lui offrais. Je crois que prêter un livre est une incitation au vol. La bibliothèque publique de l'une de mes écoles affichait un avertissement à la fois exclusif et généreux : “CES LIVRES NE SONT PAS À

VOUS : ILS APPARTIENNENT À TOUT LE MONDE.” Une telle inscription n’aurait pu figurer dans ma bibliothèque. Elle était pour moi un espace absolument privé qui m’enfermait et me reflétait tout à la fois.

Quand j’étais enfant, en Israël, où mon père était l’ambassadeur d’Argentine, on m’emmenait souvent jouer dans un parc qui commençait comme un jardin bien entretenu et s’estompait en dunes sablonneuses. Des tortues géantes se traînaient là, laissant dans le sable des traces délicates. Un jour j’en ai trouvé une dont la carapace avait été à demi arrachée. Privée de quelque chose qui l’avait protégée et définie, elle avançait péniblement à travers les dunes vers la mer, au-delà, et semblait me fixer de ses yeux sans âge.

J’ai souvent senti que ma bibliothèque expliquait qui j’étais, me donnait une identité mouvante qui ne cessait de se transformer au fil des ans. Et pourtant, malgré cela, ma relation aux bibliothèques a toujours été étrange. J’aime l’espace d’une bibliothèque. J’aime les bâtiments publics dressés comme des emblèmes de l’identité qu’une société s’est choisie, imposante ou discrète, intimidante ou familière. J’aime les interminables rangées de livres dont je tente de déchiffrer les titres disposés verticalement que l’on doit lire (je n’ai jamais su pourquoi) de haut en bas en anglais et en italien, et de bas en haut en allemand, en espagnol et en français. J’aime les bruits étouffés, le silence pensif, la lueur douce des lampes (surtout si elles sont d’opaline verte), les tables polies par les coudes de générations de lecteurs, l’odeur de poussière, de papier et de cuir ou, plus récentes, celles de plans de travail plastifiés et de produits d’entretien fleurant le